

Le vieux lion solitaire est revenu sur la rive gauche...

# Léo Ferré

## la vieillesse, ça se passe dans le ciboulot!

Sur la scène tout à fait vide, ou presque, un piano et un micro dialoguent. Le micro demande qu'on règle tel éclairage, renonce brutalement à un couplet jugé trop difficile à retenir, songe à abandonner un autre refrain un peu trop chargé de tristesse. Alors, de l'autre bout de la scène, le piano se met à parler et rembarre l'homme au micro d'un « Allez, fais pas l'idiot, Léo » tendre et enjoué.

Léo Ferré répète. Il est revenu à Bobino. Seul avec Popaul, joues roses, lunettes noires, son pianiste aveugle.

— Popaul, je l'ai rencontré il y a onze ans. Rien qu'à sa façon de parler, j'ai tout de suite su qu'il deviendrait mon ami.

Leurs dialogues sont savoureux, pleins de cet humour un peu triste qui réchauffe le cœur. Il y a un an, Léo Ferré renouait avec le cabaret, au premier étage du Don Camillo, rue des Saints-Pères. Un certain soir, scandalisés par les « mots sans culotte » du chanteur, quelques dîneurs se lèvent brutalement. Et un siège que l'on déplace dans l'obscurité d'une salle minuscule, cela fait du bruit. Alors Popaul, souriant derrière ses lunettes : « Qu'est-ce qui se passe Léo, ils se tirent ? ». Et Ferré : « Oui, mon gars, il y en a tout un gros tas qui descend ».

« Léo à l'Académie ! »

Deux mois plus tard, comme pour se disculper de la rive gau-

che à cent cinquante francs lourds la soirée, Léo Ferré donnait une série de récitals à la Mutualité. Prix des places : dix francs.

— En fait, je n'avais aucun sentiment de culpabilité ! Il y a deux publics, celui des grandes salles et celui des cabarets. Le cabaret, c'est un peu le trottoir. La réceptivité n'est pas la même. Devant les dîneurs attablés, on a l'impression de réapprendre à chanter tous les soirs. On prend tous les jours des leçons d'humilité. Cependant, je n'ai plus envie d'en refaire. Depuis deux ans, un public de quinze à vingt ans a bondi vers moi, alors qu'il ne me connaissait pas du tout auparavant. Pour moi, c'est une nouvelle fenêtre qui s'ouvre.

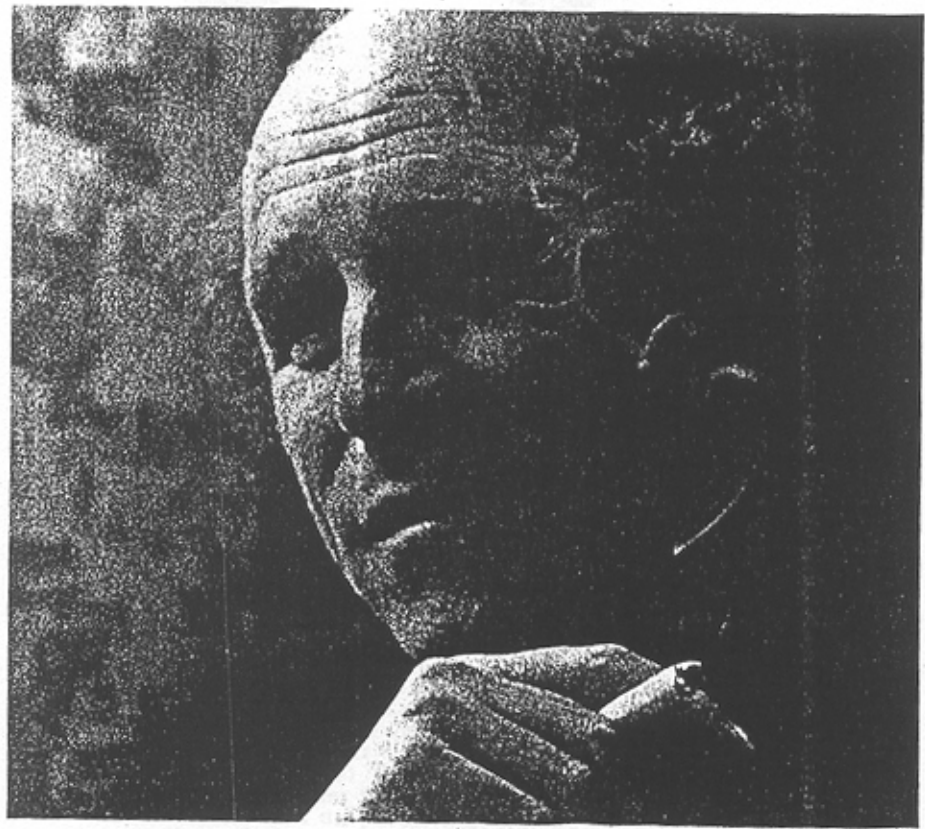
Quand le rideau s'est refermé une dernière fois à la Mutualité, ses jeunes admirateurs ont crié : « Léo à l'Académie ! ». Insolent comme un adolescent, plus solitaire et plus vulnérable que jamais, Ferré a fait, grâce à son jeune public, une cure de jouvence. Il a insufflé à sa révolte un nouveau souffle. Son agressivité n'a jamais eu plus de tranchant. Il se renouvelle constamment, ajoutant à chaque apparition de nouveaux titres à son répertoire, réduisant en contre-partie jeux de scène et éclairages. A Bobino, il s'avance sans faire de mine, porté par une immense ovation, puis se plante face au public, poings serrés, pieds écartés, prêt à la bagarre.

— A chaque chanson, je remets tout en question. Quand on chante, qu'on est seul devant les projecteurs, avec juste le costume et le piano, on sait ce qu'est la solitude du chanteur. On s'en arrange avec ce qu'on appelle du « métier », mais ça n'est pas toujours facile. Au moins y a-t-il un avantage : chaque soir, pendant deux heures, je suis libre. J'oublie tout.

Oublier quoi ? Avant 1968, Léo l'écorché parlait souvent des deux consolations de sa vie : sa guenon Pépée et son épouse Madeleine. En 1968, un drame a secoué leur existence. On l'a su, quoique lui

n'en ait rien dit, ou très peu de choses. Simplement qu'il avait quitté Madeleine et perdu ses compagnons, ses chiens, son âne, sa guenon, « morts tragiquement ».

— Pépée, c'était mon chimpanzé. Je l'aimais. La nuit, elle se levait, descendait, allumait, ouvrait le frigo, mangeait un morceau, refermait la porte et remontait se coucher. Si quelqu'un se moque quand je chante la chanson que je lui ai consacrée, je suis capable de mordre.



« Les idoles, ça n'existe pas ! »

Pour oublier, Léo Ferré s'est jeté à corps perdu dans le travail. A cinquante-quatre ans, l'âge ne semble pas avoir prise sur lui. Ses cheveux éparpillés, son sourire écartelé, ses yeux qui clignent, paraissent tels qu'on les a toujours connus.

— Je ne vieillis pas. Je n'ai pas cinquante-quatre ans, ni quatre-vingt-dix ans, ni quinze ans : j'ai mille ans ou deux ans et demi. La vieillesse, ça ne se passe pas autre

part que dans le ciboulot. Et quand ça se passe là-dedans, alors faut s'en débarrasser. Moi, je vis demain.

Demain, c'est Bobino, les tournées, les hôtels, la route, la nuit, le jour...

— Je n'ai plus de maison. Je suis devenu un vagabond. Je roule beaucoup. La nuit surtout. C'est curieux de rouler pour rien la nuit. La route et la nuit sont à moi. On ne rencontre que des routiers fatigués ou des chanteurs assoupis.

Au hasard d'une étape, il arrive parfois qu'on ait des surprises ! En juillet, à Vichy, des jeunes gens ont crié à Léo : « On ne descend pas dans un palace quand on se dit anarchiste ». Et de le bombarder de tomates, alors qu'il sortait de son hôtel.

— Je peux bien coucher où je veux ! Parce que je suis anarchiste, on voudrait m'interdire d'acheter des chemises chères ou un beau blouson de cuir ?... Je ne suis pas assez masochiste pour dormir sur une planche alors que je peux

m'offrir un bon matelas. L'anarchie est un état d'esprit. Pour moi, un « anar » est un solitaire. Dès qu'ils sont quatre, c'est fichu. Il existe une Fédération anarchiste. Je n'y compte que des amis, mais j'ai refusé de me joindre à eux pour rester seul. Etymologiquement, être anarchiste, c'est refuser toute autorité. Vous me direz que je paie bien mes impôts. Evidemment, puisque si je ne les payais pas, j'irais en prison. Cela ne m'empêche pas d'être contre l'injustice et la dictature sous toutes leurs formes, qu'elles soient de gauche ou de droite. Pour moi, un poète doit se battre et rester libre. Ce qui ne veut pas dire écrire des chansons à message. Moi, je n'ai aucun message à délivrer. Je chante ce que je ressens, c'est tout.

Et pour être fidèle à lui-même, à ses sentiments, Léo Ferré ne se permet aucune concession. Lui qui chante avec dérision « Je suis une Idole » affirme :

— Les idoles, c'est dépassé. Aujourd'hui, on parle des idoles comme s'il s'agissait de calmants, d'excitants, de gadgets, de remèdes contre l'ennui, les maux de dents, la sécurité sociale... Il y a seulement des marchands qui inventent des besoins en même temps qu'ils les satisfont. Les idoles n'existent pas. Ce sont des leurres. Passez à côté. Il n'y a que des hommes, et encore... Il y a la vie, et puis la mort. C'est tout.

Mais il y a encore deux personnes dont Léo Ferré parle peu : ses parents, qui habitent Monaco — où son père fut chef du personnel du Casino — et chez lesquels il passe plusieurs semaines par an.

— Les parents, quand on est gosse, c'est terriblement embêtant. En vieillissant, on apprend à les aimer. Et puis il faut dire que maintenant, ce sont presque les enfants qui élèvent les parents ! Nous avons déjà basculé dans le XXI<sup>e</sup> siècle.

Que l'on aime ou pas Léo Ferré, une chose est certaine : on ne peut mettre en doute sa force et sa sincérité. ■